



Regard sur les scènes brutes du transgénérationnel à partir des conflits parents/adolescents¹

Richard Durastante²

N°24, 31 janvier 2020

Une thérapie familiale psychanalytique réclame parfois un indispensable travail en amont pour la rendre possible. L'écoute groupale consiste alors en la prise en compte de scènes brutes qui se déploient à l'insu de leurs protagonistes. Elles constituent un mode d'expression pour le transgénérationnel qui s'actualise dans le cadre des séances, débordant la famille, et tentant d'en figurer les irreprésentables traumatiques. Par cet intermédiaire, la famille montre ce qui lui est impossible de dire. L'importance d'une groupalité en souffrance, donnant lieu au symptôme de l'adolescent et à divers conflits familiaux, rappelle que le sujet est essentiellement scénique. L'origine de ces scènes sera explorée chez A. Ruffiot (psyché pure), R. Kaës (groupes internes), B. Duez (figure de l'intrus et scénalité) et O. Avron (pensée scénique). La nécessité de contenir et de lire ces scènes atténue un lien transféro-contre-transférentiel parfois intense et permet de s'identifier plus facilement à chaque membre du groupe familial.

Mots-clés : Scène, scénalité, figure de l'intrus, transgénérationnel, psyché pure, groupes internes, pensée scénique.

En séance de thérapie familiale psychanalytique ou d'entretiens familiaux, apparaissent souvent des scènes brutes dans l'espace du néo-groupe, qui est le groupe formé par la famille et les thérapeutes, sorte de famille fantasmatique élargie, où la relation transfert-contre transfert réactive tout l'impensable et le non élaborable inhérents à cette rencontre dans les mouvements régressifs qu'elle provoque. Par ces scènes s'expriment parfois des conflits violents, anciens, encryptés, qui empêchent les membres de la famille de tenir ensemble, en un même lieu. Le cadre thérapeutique, matérialisé par l'énoncé de la règle fondamentale, constitue un lieu de dépôts et favorise l'émergence de ces scènes, dans la mesure où il a pour fonction de résister aux mouvements transféro-contre-transférentiels violents qui peuvent le déborder (Durastante, Joubert, 2013). A ce titre, Pascal Roman (2002...), présente deux organisateurs inconscients,

¹ Cet article reprend l'article du même auteur : « Les conflits parents/adolescents : entre scènes brutes du transgénérationnel et figure de l'intrus », Revue de Psychothérapie Psychanalytique de Groupe, n°62, 2014, coll. Erès, p. 171 – 182.

² Psychologue clinicien. Psychanalyste. Thérapeute de famille et de couple. Docteur en psychopathologie et psychologie clinique. Chargé de cours Université Lumière Lyon 2. Membre Société Française de Thérapie Familiale Psychanalytique, Société Française Psychothérapie Psychanalytique de Groupe, membre associé Institut International de Psychanalyse et de Psychothérapie Charles Baudoin. Membre associé de la Société Internationale de Psychanalyse Multidisciplinaire. Adresse : 39 quai Docteur Gailleton, 69002 Lyon.



que je me permets de reprendre dans le cadre de ce travail, car ils sont aussi agissant dans la relation thérapeutique entre famille et thérapeutes : la figure de l'otage et la figure de l'hospitalité. Dans l'intimité de cette relation, le transfert de la violence de la famille, d'origine transgénérationnelle, effracte l'appareil psychique des thérapeutes et réactive leur propre violence interne. Les thérapeutes sont alors pris en otage par une ombre transgénérationnelle, sans limite, confuse, qui constitue le commun entre famille et thérapeutes. La figure de l'hospitalité, c'est la capacité des soignants à symboliser cette violence qu'ils ont hébergée, et qui devient réappropriable, afin de la restituer dans les séances pour qu'elle prenne corps et sens dans l'espace psychique commun. Les soignants déploieraient alors « une illusion maternelle primaire », pour reprendre le fameux concept de D.W.Winnicott (1975), qui symbolise la manière dont l'objet maternel donne du sens aux vécus bruts du nourrisson.

Il s'agit, dans la relation transféro-contre transférentielle, de se laisser imprégner et de « décoder » ces scènes qui se déploient, dans notre exemple clinique, à partir du mal-être d'une adolescente qui exprime, à travers ses conduites à risques et addictives, des modalités traumatiques inscrites dans le lien familial, appartenant souvent à d'autres et dont elle est la réceptrice. Ces scènes que nous nommons « brutes », car marquées par le transgénérationnel, ainsi que par le mécanisme psychique de figure de l'intrus (Duez, 2002, 2005, 2006), viennent en lieu et place d'un irréprésentable traumatique, qu'elles tentent ainsi de figurer car elles ne peuvent pas se mettre en mots. Nous pourrions alors considérer que ce que certains qualifient d'attaques du cadre ou de hors cadre, seraient à prendre en compte comme des scènes qui font partie de l'espace thérapeutique et qui ont à être pensées comme telles. Si l'on prend en compte le travail sur le lien, tout est à ramener à l'interliaison et à la manière dont elle se déploie dans la thérapie. Ce qui est soignant, dit E. Collot (2011), ce n'est pas le cadre lui-même, mais les mouvements qui ont lieu à l'intérieur du cadre. Je me souviens d'une thérapie familiale, lors de laquelle, le père de famille arrivait systématiquement en retard, déplorant le fait que nous avions commencé sans lui. Puis il s'est mis à être ponctuel, mais c'est le reste de la famille qui était en retard. Ce fonctionnement en vases communicants mettait en acte, comme un ensemble de signes à décoder, le fait que le couple parental partageait une souffrance infantile de s'être souvent sentis oubliés, délaissés par les leurs.

À propos de ces scènes, O. Avon (1996) écrit qu'il faut au moins deux personnes pour que se déploie une pulsion spécifique, qu'elle nomme « interliaison rythmique », qu'elle situe bien en amont de la pulsion sexuelle, et qui permet un échange énergétique selon le modèle stimulation/réception. L'auteur montre comment cette pulsion d'interliaison rythmique permet, dans un psychodrame, la manifestation de scènes bien spécifiques entre protagonistes. Il nous semble que, dans une thérapie familiale ou de couple, la présence même de plusieurs personnes (néo-groupe) permet dans l'actuel le déploiement automatique et involontaire de ces scènes, par le maillage des psychés qui s'opère. Le néo-groupe fait alors office de surface de dépôt, où la parole et les agirs cherchent d'autres partenaires et d'autres réponses encryptées dans une histoire spécifique, à travers le ou les partenaires auxquels s'adresse, dans l'actuel, le message de la scène déployée. Nous tenterons de montrer comment le déploiement de ces scènes dans le présent de la séance a un rapport avec un état de dysharmonie qui porte sur le sentiment d'être au monde, si l'on prend en compte le concept de psyché pure (Ruffiot, 1982 ; Durastante, 2019) qui fait référence non seulement au soubassement familial de la psyché, mais aussi à des liens environnementaux plus vastes (cf. Federn, 1952). Nous verrons ensuite comment les groupes internes (Kaës, 1993, 2005) font référence à des schèmes de liens originaires qui situent le sujet singulier dans une groupalité qui le constitue, déterminant la transmission de contenus



spécifiques ainsi que la manière dont ils se rejouent et se réorganisent dans le présent et tout au long de la vie à travers d'autres groupes externes. Nous ferons donc référence aux scènes, en tant que modes d'expression d'une souffrance parfois sans nom, en deçà de toute parole symbolisante, et dont le mécanisme de figure de l'intrus (Duez, op.cit.) peut en constituer l'une des modalités, rappelant en cela que l'individu est essentiellement scénique (*ibid.*). Cette lecture scénique décrite par O. Avron, concernant au premier chef le psychodrame, que nous prenons la liberté de transposer à l'écoute groupale familiale, permet de sortir de la représentation du sujet singulier par le fait de le considérer comme membre d'une unité spatio-temporelle plus vaste qu'il s'agit de prendre en compte dans sa globalité.

Cas clinique : Mélanie

J'ai reçu³, il y a quelques années, la famille Placide⁴, composée des parents, de Mélanie, âgée à cette époque de quinze ans, et de Didier, vingt-cinq ans, son demi-frère du côté de la mère. La demande émergeait des parents pour des relations très conflictuelles qui opposaient leur fille au reste de la famille, présentée comme *responsable* du mal-être familial. Dans un premier entretien toute la famille s'était présentée, mais face à la violence de Didier vis-à-vis de sa demi-sœur, j'avais dû lui rappeler les règles du cadre concernant la non-violence. Il est alors parti en pleine séance pour ne plus revenir. Confronté à la violence mise en acte et à la difficulté de tenir seul le cadre thérapeutique dans un cabinet libéral, j'ai préféré leur proposer de venir séparément, avec la perspective qu'ils puissent faire une démarche à nouveau en famille plus tard. En réalité j'étais saisi par l'impression contre transférentielle qu'ils auraient pu se battre, voire s'entretuer, sans que je puisse les arrêter. Nous verrons les conséquences de cette décision de les séparer que j'avais prise sans mure réflexion, dans une sorte d'acting, cela même dont devaient se défendre les parents vis-à-vis de leur fille « tête à claques », comme la nommait parfois le père. Je leur signifiai ainsi que je ne pouvais pas les contenir tous ensemble. Les parents ont bien investi cet espace et sont venus très régulièrement depuis ce moment. La thérapie a duré environ quatre ans.

Les rapports entre Mélanie et son père étaient particulièrement tendus, même après le départ de son demi-frère de la maison pour aller vivre seul. Les parents se plaignaient de ne plus comprendre leur fille, de ne plus la reconnaître, et se sentir perdre pied en tant que parents. À un moment donné, à la demande de ceux-ci inquiets des symptômes dépressifs de Mélanie (troubles des conduites alimentaires, scarifications, décrochage scolaire), je l'ai accueillie seule pendant un an avec son accord, à raison d'une rencontre hebdomadaire, voire bimensuelle à un jour différent de celui consacré à ses parents, car elle ne voulait plus venir quand ils étaient là. Leur demande était que je fasse le lien entre eux, jusqu'au moment où ils se sentiraient capables de venir tous ensemble en famille, Mélanie refusant une orientation vers un autre lieu de soin et préférant une prise en charge à cet endroit-là. Cette double prise en charge m'a permis de travailler sur le lien, en respectant leur rythme à eux avec malléabilité. Ce dispositif spécifique permettait d'ouvrir des scènes dans lesquelles j'étais engagé comme imago parentale et/ou grand-parentale (la présence des grands-parents manquant particulièrement dans la famille), ou plus largement comme figure tutélaire bienveillante (Durastante, Joubert, 2012). Il semblerait

³ L'usage du « Je » permet d'éviter la confusion avec une thérapie qui pourrait être conduite par plusieurs thérapeutes.

⁴ Il s'agit d'un nom d'emprunt signifiant le contraire de ce qu'ils donnaient à voir.



que ma difficulté du début de les recevoir tous ensemble, avait sans doute permis cette scène, où ils ne pourraient venir qu'en ordre dispersé.

Les parents ont eu tous deux des enfances difficiles. Le père de Mélanie était fils unique. Son propre père était violent à son encontre quand il rentrait ivre à la maison. Sa mère ne protégeait pas son fils. Il dit avoir été élevé à la dure. Il parle peu de son passé difficile, qu'il métaphorise en disant qu'il a mis tout ce vécu « dans une petite boîte, dans sa tête, qui est fermée à clef. S'il l'ouvrait, il ne sait pas ce qui en sortirait ». Ce père verbalise qu'il se coupe de ses affects, ce qui provoque chez moi un sentiment de révolte à l'encontre de cette histoire terrible, qui constitue son ombre qu'il dissimule comme il peut. Il signifie par là même, toute la difficulté pour lui, de se confronter au noyau mélancolique contenu dans cette transmission. Son épouse a eu une mère très sévère. Ses parents se sont séparés lorsqu'elle était enfant. Sa mère a refait sa vie avec un autre homme. Madame dit qu'elle n'a pas eue d'adolescence, qu'elle n'aurait jamais osé se révolter contre sa mère. *Quand elle voit sa fille, elle dit voir sa mère, comme s'il s'agissait d'une réincarnation.* Se rejoue le mode relationnel persécutoire qu'elle a entretenu avec sa propre mère : elle a peur de sa fille lorsque cette dernière se met simplement à hausser la voix, peur que sa mère ne se matérialise à nouveau, et qu'elle ne devienne violente à son encontre, comme dans ces scènes anciennes. Du coup son attitude *provoque* la colère de Mélanie, comme si la mère avait inconsciemment besoin que Mélanie active son noyau mélancolique/traumatique constitué d'excitations qui ont besoin régulièrement de se réactiver, et qui ramènent des scènes très anciennes. Sorte de pulsion masochiste qui permet à la mère de trouver un destin à ses excitations innommables, ce qui la protège sans doute d'un effondrement mélancolique.

De la même manière, le père croit voir son propre père à travers sa fille. Il s'en défend en se retirant de la relation, il dit qu'il ne veut pas lui faire vivre la violence qu'il a subie, mais son silence fait violence. Il est face à sa fille comme un mur, ne lui répondant pas lorsqu'elle lui parle. Il est intéressant de voir comment, tout en se plaignant de la violence de leur fille, ces parents la provoquent chacun à leur façon, et réactivent chez Mélanie, qui porte des grands-parents persécuteurs, des modalités relationnelles qui réveillent l'ombre, et qui viennent exciter leurs parties souffrantes, liées à l'incorporation d'imagos parentales persécutantes, et à l'énigme que représentent pour les enfants des adultes référents qui, au lieu de les protéger, les ont maltraités. Cela renvoie aux enfants le fantasme qu'ils n'ont pas su être aimables, et que somme toute, c'est de leur faute. C'est certainement là, en partie, que se trouve l'origine des scènes transgénérationnelles qui se déploient entre ces parents et leur fille dont l'attitude persécutrice vient donner corps à ces énigmes de l'histoire ancienne où des enfants ont été maltraités au lieu d'être protégés.

Leurs parents respectifs sont décédés. Leur image est encore, de part et d'autre, très vivace : dans la chambre conjugale, sur la table de nuit de Madame Placide, il y a la photo de la tombe de sa propre mère, tandis qu'un portrait agrandi des parents du père orne le mur de cette pièce, intrusion fantasmée de la génération antérieure dans l'intimité de la chambre des parents (renseignant sur la teneur d'une scène primitive faite d'empiétements et d'incapacité de faire le deuil).

Mélanie regrette de ne pas avoir de grands-parents encore en vie. Au sein de la famille élargie, elle est la « petite dernière », et se sent isolée sur le plan générationnel. Durant son enfance, ses parents étaient absents, car occupés professionnellement. Elle ne les voyait que le week-end et un peu le soir. Lorsqu'ils ont tous deux cessé de travailler pour mieux s'occuper d'elle et



rattraper le temps perdu (dira la mère), celle-ci avait déjà treize ans et commençait à vouloir sortir. Ils donnent, du coup, l'impression d'avoir été en décalage, mal accordés. Les parents se sont mis à être rétorsifs à son encontre, comme s'ils ne voulaient pas la laisser sortir de l'enfance. La limite présent/passé est confuse.

Je ne les verrai plus pendant quelques mois, le père ayant subi une intervention chirurgicale délicate au niveau cardiaque. À leur retour, je constate que la famille s'est apaisée. Le père se sent diminué physiquement et dit avoir pris « dix ans d'un coup ». Il tient du coup une place plus adaptée à son âge. Ils envisagent de prendre un appartement et de revendre leur maison trop grande à présent pour eux, me précisant qu'il y aura une chambre pour leur fille. Lorsque par la suite je la reverrai, elle me demandera des adresses de thérapeutes, car elle souhaite faire une démarche seule, sans que son père l'accompagne aux entretiens, réussissant ainsi peu à peu à se différencier. Un peu plus tard, les parents me demandent d'espacer les séances (qui deviennent ainsi mensuelles). Progressivement, leurs relations avec Mélanie se détendent considérablement. Elle leur a fait visiter l'appartement qu'elle occupe avec son copain et elle a débuté des études universitaires (en psychologie). Les parents envisagent alors une vie sans leur fille et prennent conscience que son départ ne sera pas une séparation définitive. Mais ils n'ont jamais pu, à ce moment-là en tout cas, s'engager dans une thérapie familiale psychanalytique, c'est-à-dire venir tous ensemble. Le dispositif, peut-être vécu comme insuffisamment contenant lors du premier entretien familial, a pu influencer sur leur capacité à faire un travail thérapeutique ensemble. Mais pouvait-il en être autrement ?

Je propose à présent quelques concepts permettant de mieux comprendre les soubassements des scènes brutes, en tant que mode d'expression en deca des mots d'une souffrance inscrite depuis longtemps dans le lien.

Quelques concepts théoriques

A. Ruffiot (1981) a développé les concepts de « psyché pure », pour désigner des éléments de transmission très anciens, proches des « noyaux agglutinés » (Bleger, 1966) qui intègrent progressivement le corps-soma (donnant lieu à l'image du corps, au sentiment d'une identité propre), cette intégration se réalisant au cours de la première année de vie. Se construisant indépendamment du corps, la psyché pure constitue le noyau de l'inconscient primaire. Il s'agit d'une psyché floue, diffuse, groupale qui n'entretient pas des rapports étroits avec le corps de l'enfant. Ainsi ce dernier hérite d'éléments de transmission qui sont beaucoup plus larges que les transmissions familiales, à savoir l'ombre de la société, et du monde d'une manière plus large. La manière dont la psyché s'intègre au soma se fait peu à peu à partir d'un état primaire non intégré. Chaque membre de la famille puise donc ses racines identitaires dans une groupalité originaire, qui lui préexiste (famille, culture, société).

Ce fond commun groupal donne lieu à des liens spécifiques dont le socle est constitué par le négatif de l'histoire familiale, composé de traces énigmatiques dont les caractéristiques fusionnantes et aliénantes forment la structure des liens narcissiques. Cette part aliénante de l'originaire fait naître des alliances inconscientes qui vont distribuer les places et les rôles de chacun au service d'un lien familial à préserver afin de lutter contre les angoisses de mort collective. Ce sont ces traces archaïques qui se réactivent dans le néo-groupe où les traces originaires et l'ombre de la famille se mêlent à celles du thérapeute, déclenchant sans doute des scènes brutes dans cet espace protégé par les règles du cadre thérapeutique.



Ce concept développé par A. Ruffiot est à rapprocher de celui de « groupes internes », par lequel R. Kaës (2005) désigne des schèmes intériorisés de relations d'objet qui se sont tissées à l'origine même de la vie, et qui se réactivent dans le processus groupal, *le groupe étant la scène qui permet l'externalisation de formations et de processus psychiques qui appartiennent aux sujets qui le composent*. Pour l'auteur, la vie psychique se construit dans les liens et dans la matrice du groupe primaire (Kaës, ibid). L'auteur semble donc bien situer le groupe familial comme étant à l'origine de schèmes de liens parfois aliénants, que le sujet réactive par diffraction sur des groupes externes qu'il rencontre dans le présent, la thérapie familiale en étant un exemple. Nous émettons alors l'hypothèse que des éléments traumatiques d'origine transgénérationnelle s'infiltrent dans les groupes internes, ceux-ci ayant un rapport avec des deuils impossibles qui donnent lieu à un objet mélancolique qui passe ainsi d'une génération à l'autre, à partir du moment où l'objet est dit mélancolique car il ne peut pas être transformé psychiquement, ni symbolisé, ni fantasmé. Il représente l'ombre, tant familiale que sociétale, car tout est lié. L'objet mélancolique reste alors extérieur, incorporé et pris dans toute son actualité traumatique. Nous pourrions considérer que ces diffractations sur les groupes externes constitueraient une manière de se libérer à minima des effets délétères mélancoliformes de la transmission (Durastante, 2009, 2011). Le sujet peut ainsi diffracter ses parts mélancoliques sur l'entourage afin de les tenir à l'extérieur sur plusieurs lieux et personnes, pour éviter tant bien que mal l'impact mortifère sur son homéostasie psychique. Cela lui permet donc de ne pas en être envahi sur le plan intrapsychique. Les groupes externes pourraient donner lieu, à ce titre, à des scènes de réactualisations et de figurations pour les irréprésentables traumatiques.

Dans le cas clinique présenté, les patients déploient souvent des scènes imprégnées de transgénérationnel, que nous nommons scènes brutes sur le modèle des « objets bruts » théorisés par E. Granjon (1990), à l'endroit où la symbolisation n'est guère possible, scènes qui s'infiltrent dans le dispositif co-construit, et dont la spécificité en permet précisément le déploiement. Elles s'articulent autour du mécanisme de « figure de l'intrus », présenté par B. Duez (op.cit.) qui s'inspire des travaux de J. Lacan. Pour l'auteur, la figure de l'intrus désigne la manière dont le sujet tente de traiter ses vécus et ses angoisses d'intrusion par la mise en place de scènes originaires. Ainsi la séduction et la castration et la scène primitive tentent de donner forme à la figure de l'étrangement inquiétant dans diverses situations où l'enfant se sent menacé dans sa relation à l'entourage maternel. Dans le meilleur des cas, c'est par la figuration d'un intrus que le sujet se représente progressivement le tiers et accède à la différenciation. La figuration d'un intrus, c'est ce qui permet au sujet d'accéder à l'expérience de la frustration.

La propension de mise en scène d'une intrusion origininaire, écrit B. Duez, *passé par des groupes externes que rencontre le sujet tout au long de sa vie*, et qui permettent le déploiement de telles scènes, traduisant la capacité du sujet à élaborer peu à peu la potentialité intrusive de l'autre, inscrite dans l'originnaire et réactivée par des empiètements actuels. Le sujet, qui est par essence un être scénique, est pris dans un ensemble de liens intrapsychiques, intersubjectifs et transsubjectifs, par l'action d'événements extérieurs qui viennent réveiller l'arrière-fond scénique. Nous pensons que le transgénérationnel s'imprime sur cet arrière-fond scénique (véritable métacadre au sens de J. Bléger, 1966), établi à partir du collectif groupal-familial et de ses alliances inconscientes (Kaës, 2009) qui établissent des liens entre générations. Cet arrière-fond scénique, ou « scène interne », serait un attracteur de liens spécifiques qui donnent lieu à des scènes externes postérieures. L'arrière fond scénique préexisterait donc au sujet et constituerait le berceau de sa naissance au monde, au moment où la naissance annoncée d'un enfant bouscule les alliances inconscientes du couple et de la famille, fixant ainsi l'enfant à une



place spécifique dans « l'architecture » familiale, afin que les générations antérieures puissent déposer sur cet intrus désigné qui arrive au monde, leurs excès d'excitations traumatiques que l'annonce d'une naissance a réactivées. Les résurgences traumatiques passées viennent alors coller au présent, et donner lieu à des scènes qui émergent à l'insu de tous, où passé et présent se confondent.

B. Duez (2006) présente un autre concept intéressant, la « scénalité » comme un cadre psychique sous-jacent dans lequel le sujet est assigné, avec la mission de transformer les héritages transmis. La scénalité montre aussi la manière dont se déploient les conditions de figurabilité de la scène archaïque sous-jacente. Ce qui est central dans les groupes, rappelle l'auteur, c'est la scène psychique, consciente ou inconsciente, qui permet la construction de l'objet parmi les éléments psychiques qui la composent. La scène se constitue à partir de la manière dont se combinent les groupes internes du sujet, mais aussi, précisons-nous, à partir de la manière dont s'articulent les groupes internes de chaque membre de la famille, en fonction des alliances inconscientes déjà là qui intriquent entre elles les générations et font tenir le lien familial. Les groupes internes se combinent en scènes originaires qui permettent au sujet de se protéger des vécus d'intrusion liés à son environnement primaire. C'est parce qu'il existe une scène que l'objet peut être construit (nous retrouvons là le processus en trouvé-créé [Winnicott, 1971]). Cependant, nous faisons l'hypothèse que, dès l'origine, *lorsque le sujet n'est pas parvenu à s'approprier un élément d'une scène familiale trop violente et intrusive, il a eu tendance à incorporer la scène traumatique toute entière, pour la montrer à défaut de la verbaliser*. Sous l'effet d'événements actuels, le sujet, soumis au mécanisme de fixation et de répétition, est pris dans cette scène traumatique réactivée qui se déroule malgré lui, lorsque ce qu'il pourrait exprimer en mots est souvent frappé d'irreprésentable. La scène familiale ancienne, qui se déploie à son insu, peut alors passer par d'autres groupes dans lequel il s'inscrit et se jouer à plusieurs, comme si elle se répétait étrangement en d'autres lieux et sur d'autres personnes (dans l'exemple clinique, le face à face agressif entre la mère et sa fille, fait ressurgir spontanément chez la mère d'autres scènes violentes qui la pétrifient). L'objet ne peut être construit, si ce n'est dans un dispositif thérapeutique adéquat.

Dans la scène interne/externe de l'espace thérapeutique, des représentations imagoïques ne manquent pas de se construire, entre le clinicien et ses patients (Durastante, Joubert, 2012). C'est par elle et les retours de l'entourage que l'arrière-fond scénique peut se remanier. Pour étayer notre hypothèse de scènes qui se déroulent à l'insu du groupe, nous nous étayons sur la « pensée scénique » (Avron, 1996), qui est une pensée intuitive qui prend en compte des éléments archaïques qui s'échangent dans toute interaction humaine. La « pulsion d'interliaison rythmique » entraîne un échange spontané où chacun se trouve lié à tous. Le lien énergétique qui s'établit obéit alors au modèle stimulation/réception entre les membres d'un groupe. Se met alors en place « une unité scénique et rythmée » (pour reprendre les propos d'O. Avron). Cette unité scénique est de type énergétique et non pas fantasmatique, dans un premier temps en tout cas. Elle permet l'articulation de la pulsion sexuelle sur cette base d'échange énergétique qui contient son potentiel de renarcissisation. Prenant l'exemple du déroulement du psychodrame, l'auteur montre comment chacun, tout à la fois, stimule et est stimulé par les mouvements rythmiques relatifs à la groupalité. O. Avron met en lumière les relations de parole active qui trouvent le partenaire qu'elles cherchent, même si les messages visent d'autres partenaires, d'autres réponses et d'autres relations. Par la prise en compte du transfert, le psychanalyste tente de mettre à jour les répétitions de scénarios latents, révélateurs de quêtes pulsionnelles anciennes dissimulées par les mécanismes défensifs. Mais le désir cherche toujours à



s'actualiser, donnant lieu à des mécanismes d'« incarnation », même s'il y a erreur sur le véritable partenaire auquel s'adresse le désir. Par l'interliaison rythmique, des processus se mettent en place par l'interpénétration des psychismes, ce qui donne lieu à des « effets de présence ».

Les propos d'O. Avron nous inspirent la réflexion suivante : si l'on resitue ses théorisations dans le cadre de la thérapie familiale psychanalytique ou des entretiens familiaux, nous pensons que la pulsion d'interliaison rythmique qui se met en œuvre dans le cadre des séances permettrait de mettre en scène spontanément des blessures transgénérationnelles. L'interliaison constituerait le fondement même de l'expression du transgénérationnel qui s'actualise toujours en séance. L'incarnation et les effets de présence pourraient représenter la manière dont se déplacent sur tel ou tel membre du groupe (Y compris le thérapeute) des messages contenus dans ces scènes, et révélateurs de leurs réels destinataires dans les générations précédentes, auxquels ils ne peuvent plus être destinés. Nous verrons plus loin comment l'adolescent constitue bien souvent la figure de l'intrus, à laquelle les générations précédentes destinent un certain nombre de rétorsions et de dépôts traumatiques. L'adolescent représenterait alors la figure ancestrale désirée et/ou haïe mais qui, pour diverses raisons, ne peut plus recevoir d'adresse quelconque.

Retour au cas clinique

Nous voyons dans cet exemple clinique comment le face-à-face agressif entre Mélanie et sa mère ravive chez cette dernière, sans qu'elle n'y puisse rien, des scènes beaucoup plus anciennes où elle se retrouvait désemparée face à sa propre mère sans doute violente. La réactivation de ces scènes donne lieu à un mécanisme quasi hallucinatoire où la figure fantomatique de la grand-mère maternelle de Mélanie se superpose à la sienne propre (ce que l'on pourrait rapprocher des « effets de présence » dont traite O. Avron, mais resitués à la dimension transgénérationnelle). Nous remarquons comment l'espace thérapeutique, avec la spécificité de la double prise en charge, permet au lien familial de se détendre à partir de mises en scène d'un irreprésentable traumatique. Il s'agit d'un point que je n'ai volontairement pas développé ici et qui porte sur le fait que ce dispositif spécifique ouvre à certaines scènes non moins spécifiques. Sans doute la précarité, mais aussi la créativité et la malléabilité liées à ce dispositif thérapeutique que nous avons mis en place et proposé à la famille, permettent-elles le déploiement de certaines scènes familiales, là et pas ailleurs, dans lesquelles le clinicien est pris (cf. le premier entretien familial, où le départ précipité du fils est à prendre en compte moins comme une attaque du cadre, mais comme une scène violente qui effracte et déborde, montrant par là-même qu'il ne leur est pas possible de tenir ensemble en un même lieu. Les parents auront chacun leur manière de se retirer face à leur fille). Les scènes sont à lire comme autant de demandes non formulables ou de modes d'expression de ce qui n'est pas symbolisable, en prise directe avec des traumatismes anciens dans les deux lignées parentales. Nous constatons également la prégnance du transgénérationnel à travers cette scène où la présence étrange des grands-parents paternels et maternels est actualisée par les photographies qui les représentent, dans le lieu de l'intimité du couple, la chambre à coucher. L'étrangeté de ces présences anciennes, dans les deux cas, maltraitantes, semble refléter une difficulté à en faire deuil. Le traumatisme nous paraît encore très prégnant. La violence inscrite dans le lien de couple, serait alors déviée sur Mélanie, qui elle-même provoquerait ces résurgences afin de protéger les parents de la violence qui pourrait éclater entre eux, mais également déviée sur moi-même qui leur propose de les recevoir à des moments différents.



Les conflits violents entre parents et adolescents seraient donc la partie émergée de d'un arrière-fond scénique traumatique beaucoup plus ancien imprégné dans le lien (nous pourrions faire l'hypothèse à cet endroit-là d'une groupalité inconsciente – psyché pure et groupes internes – marquée par l'abandon et une violence réactionnelle qui tiennent entre elles les générations), souvent clivé et réactivé par le mécanisme de répétition à l'occasion d'époques de la vie qui le font ressurgir. La violence des scènes montrées n'est pas la faute de leurs protagonistes, mais s'impose à eux, à leur insu souvent (ce qui rappelle qu'il n'y a pas de relation de causalité, et que les parents ne sont pas responsables de ce qui les déborde de ces retours traumatiques transgénérationnels). La scène fait alors effraction, provoquée par un événement actuel qui la réveille dans une situation donnée. Le père de Mélanie dit que ce qui est douloureux est dans sa tête, dans une petite boîte, soigneusement fermée à clef, ce qui évoque au passage la crypte (Abraham, Torok, 1972), et il dit aussi ne pas pouvoir s'empêcher d'être rejetant avec sa fille, comme s'il était poussé par une colère qui le déborde, qui ne concerne pas exclusivement Mélanie, et dont il évite les effets dévastateurs.

Les conflits parents-adolescents peuvent être compris non seulement comme des scènes répétitives mais aussi transformationnelles de vécus d'intrusion et d'angoisses afférentes, à une époque où l'adolescent réinterroge les liens, se construit des limites contre diverses intrusions réelles ou fantasmées. Ces scènes contiennent le fait que l'adolescent réactive les vécus d'intrusion anciens et nécessairement présents dans la vie des parents, contenus par les alliances inconscientes. Si l'adolescent adresse sa haine aux objets parentaux, mais aussi de manière ambivalente une demande de contenance et d'amour, c'est que ces derniers représentent les seuls interlocuteurs susceptibles de recevoir sa désespérance vis-à-vis d'angoisses prégnantes en famille, réactivées par le pubertaire, et les messages sociétaux, qui ramènent à la surface des scènes traumatiques relatives au transgénérationnel. Les parents ne seraient pas les véritables destinataires de la haine que l'adolescent leur adresse et vice versa. Ses débordements pulsionnels sans nom doivent être évacués à tout prix, les figures parentales étant alors les seules capables de les recevoir.

Face à cette violence dans le lien, les parents, afin de préserver le lien familial et de se dégager de l'excès d'excitation traumatique ravivé par la crise d'adolescence, désignent l'adolescent comme figure de l'intrus. Cela donne lieu à des scènes qui rappellent souvent étrangement d'autres scènes plus anciennes dans l'histoire familiale, qui se superposent. Les parents, dans certains cas où ils se sentent particulièrement menacés par un possible retour d'un passé traumatique à tonalité mélancolique, ont tendance à faire porter à la génération suivante leurs excès de tensions que ce retour provoque (Durastante, 2011). Ensuite, dans des configurations familiales où les membres de la famille sont mal différenciés les uns des autres, le corps-soma de l'adolescent est utilisé comme exutoire et devient ainsi pour la famille un mode de figuration possible de leur trop-plein d'excitation traumatique. Ainsi le corps se met en scène dans les conduites à risques, addictives et suicidaires. C'est par le corps de l'adolescent que le corps familial crie sa souffrance, rappelant par là même que le symptôme est groupal.

La figuration d'un intrus permet le transfert direct d'excitations traumatiques vers l'extérieur, en l'occurrence vers un sujet désigné, l'excitation devenant alors pulsion. Par ce biais, la génération des parents peut parvenir à se libérer temporairement des excès d'excitations à l'encontre de l'adolescent. Si l'on admet que les limites proprioceptives s'estompent sous l'effet de réactivations traumatiques, alors les limites soi/autre et présent/passé deviennent indécidables, ce qui nous permet d'avancer que l'intrus serait une figure ambiguë de l'adolescent, du parent et de ses ancêtres. Cela pourrait permettre d'en inférer que *la violence*



adressée par les parents à l'adolescent ne lui serait pas destinée en propre, mais à d'autres personnages du passé plus difficilement atteignables par le fait qu'ils conservent toute leur actualité traumatique avec ses effets sidérants et angoissants. Les parents s'adresseraient, à travers un adolescent, aux personnages familiaux maltraitants des générations antérieures⁵, ce qui donne naissance à des scènes où chacun est tour à tour persécuteur et persécuté. Ainsi, par ce mécanisme, les personnages familiaux se libèreraient temporairement des conséquences mélancoliformes de ces réactivations du transgénérationnel, qui donneraient lieu à des excès d'excitations qui ne pourraient pas, dans un premier temps en tout cas, se transformer en pulsion.

Rester en empathie avec des parents et continuer à nous identifier aussi à eux, c'est prendre en compte ces retours traumatiques auxquels ils sont confrontés, dans la relation affectivo-éducative, avec la nécessité de s'en dégager à minima. Cette identification aux parents permet au clinicien de ne pas reproduire dans la relation soignante les modalités défensives qui circulent en famille autour de la violence qu'il pourrait alors leur adresser en retour. Ainsi les parents de Mélanie, à travers leurs mouvements rétorsifs à l'encontre de leur fille, s'adresseraient en propre à d'anciennes figures ancestrales que l'enfance et l'adolescence de leur fille a réveillées, car elle a touché des zones aveugles chez eux. Ces figures, comme nous l'avons vu, restent très actives à travers des représentations photographiques. On peut aussi prendre en compte le fait que *l'adolescente semble agir le fantasme des parents*. Mélanie va alors revendiquer une liberté et faire ce que les parents n'ont pas pu accomplir eux-mêmes, provoquant chez eux des excès d'excitations qui vont lui être destinés sous forme d'attaques envieuses et de rétorsions diverses. Par la suite, les carences affectives paraissent se somatiser sur le père de Mélanie sous forme de pathologie cardiaque. À partir de la maladie du père, chacun retrouve peu à peu une place plus tempérée et les liens qui les unissent les uns aux autres se réaménagent. À partir de ce moment-là, la séparation parvient à se symboliser et devient envisageable, la parole remplaçant alors la violence des scènes qu'ils montraient jusqu'alors.

Conclusion

Les scènes déployées autour de conflits familiaux paraissent parfois agir à l'insu de leurs protagonistes, comme si elles les traversaient et évoquaient un ailleurs mystérieux de leur histoire propre. Les protagonistes de ces conflits familiaux, en l'occurrence à l'adolescence, n'en seraient donc pas réellement acteurs et responsables, mais seraient agis par des souffrances traumatiques enfouies dans l'histoire familiale, qui traversent les générations dans toute leur actualité traumatique. La figure de l'intrus est le concept figurant le mécanisme de transmission traumatique, qui permet le passage d'excès d'excitations des uns aux autres, donnant forme aux scènes qui se déploient. Dans ces dernières, qui se montrent par défaut de prendre sens, la potentialité transformationnelle et élaborative ne devra pas être perdue de vue. Le déploiement d'une pensée scénique permet de *sentir* ce qui se joue dans les liens qui se tissent alors dans le néo-groupe et de pouvoir rester en empathie avec chaque membre du groupe familial.

Bibliographie

Avron, O. 1996. *La pensée scénique*, Toulouse, Erès, nouvelle édition 2012.

⁵ R. Durastante, *Adolescence et addictions : de la crypte familiale au dispositif en tuilage*, Bruxelles, De Boeck, 2011, p. 125.



- Abraham, N. ; torok, M. 1972. « Introjecter, incorporer : deuil ou mélancolie », *Nouvelle Revue de Psychanalyse*, n°6, p. 111-122.
- Bleger, J. 1966. « Psychanalyse du cadre psychanalytique », dans R. Kaës et coll., *Crise, Rupture, Dépassement*, Paris, Dunod, p. 254-274.
- Collot, E ; Hell, B. 2011. *Soigner les âmes*, Paris, Dunod.
- Duez, B. 2002. « L'indécidabilité, un modèle générique du traumatisme », *Perspectives psychanalytiques*, n°41, p. 113-118.
- Duez, B. 2005. « L'enfermement et les issues de l'indécidabilité », *Adolescence*, n°23, 4, p. 825-859.
- Duez, B. 2006. « Destins du transfert : scénalité et obscénalité, les scènes de l'Autre », *Adolescence*, n°24, 4, p. 893-904.
- Durastante, R. 2009. « Du transgénérationnel à la mort désavouée : les jeux d'asphyxie », dans Y. Morhain, R. Roussillon, *Actualités psychopathologiques de l'adolescence*, Bruxelles, De Boeck, p. 143-170.
- Durastante, R. 2011. *Adolescence et addictions : de la crypte familiale au dispositif en tuilage*, Bruxelles, De Boeck.
- Durastante, R. ; Joubert, C. 2012. « De la diffraction des groupes internes à la reconstitution d'imagos familiales », *Filigrane*, n°20, 2, p. 87-97.
- Durastante, R. ; Joubert, C. 2013. « Le photolangage en séance de thérapie familiale psychanalytique », *Le Divan Familial*, n°30, p. 49-61.
- Durastante R., 2018, *Les synchronicités : comment C.G.Jung a influencé la thérapie familiale psychanalytique*, in **Psychothérapies**, 38, 3, pp.189-198.
- Federn, P. 1952. *La psychologie du moi et les psychoses*, Paris, Puf, 1979.
- Granjon, E. 1990. « Alliance et aliénation, ou les avatars de la transmission psychique intergénérationnelle », *Dialogue*, n°108, p. 61-71.
- Kaës, R. 2005. « Groupes internes et groupalité psychique : genèse et enjeu d'un concept », *Revue de Psychothérapie Psychanalytique de Groupe*, n°45, 2, p. 9-30.
- Kaës, R. 1993. *Le groupe et le sujet du groupe*, Paris, Dunod.
- Kaës, R. 2009. *Les alliances inconscientes*, Paris, Dunod.
- Lippe, D. 2005. « Dépression et mélancolie à l'adolescence », dans M. Corcos, Ph. Jeammet et coll., *Les dépressions à l'adolescence*, Paris, Dunod.
- Ruffiot, A. et coll. 1981. *La thérapie familiale psychanalytique*, Paris, Dunod, p. 1-98.
- Winnicott, D.W. 1971. *Jeu et réalité*, Paris, Gallimard, 1984 (1^{ère} édition 1975).